

LA LIBRAIRIE
DES CŒURS BRISÉS

ROBERT HILLMAN

LA LIBRAIRIE DES CŒURS BRISÉS

Roman traduit de l'anglais (Australie)
par Françoise Adelstain



VOIR DE PRÈS

Titre original : *The Bookshop of the Broken Hearted*

© 2018, Robert Hillman

© 2019, Éditions Philippe Rey pour la traduction
française

© 2020, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-234-9

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Pour Ida

Elle ne resta pas longtemps, compte tenu de la durée moyenne des mariages ; un an et dix mois. Le mot qu'elle laissa était bref également : « Je pars. Sais pas quoi dire. Tendresses, Trudy », infligeant à Tom Hope une blessure qui, à n'en pas douter, finirait par le tuer.

Assis à la table de bois de la cuisine, il lut et relut le mot. *C'est à cause de la pluie*, pensait-il. Il se la représentait, immobile sur la véranda, dans sa robe bleue et son cardigan, tandis que jour après jour le ciel gris déversait son eau. Maintenant aussi, il pleuvait, au milieu de l'après-midi ; pas fort, un léger tambourinage sur le toit de tôle.

Il relut le mot encore une fois, avec l'espoir que d'autres mots surgiraient. Elle l'avait écrit sur le papier à lettres réservé aux grandes occasions. Et avait laissé traîner un toast dont elle n'avait pris qu'une bouchée, il gardait encore l'empreinte des dents.

Pendant des semaines, Tom ne sortit pas de la ferme. Sachant trop bien ce qui se passerait quand il arriverait en ville – des « Et comment va la patronne, Tom ? » lancés de tous côtés, auxquels il n'avait rien à répondre. Il travaillait dans une sorte d'hébétude, tâchait autant que possible de rester maître de soi. Pendant cinq jours pleins, il déblaya les rigoles dans le verger, puis répara les clôtures des enclos sur la colline avant d'y mettre à paître les brebis au printemps. Durant les premiers mois de leur mariage, Trudy, en culotte de cheval, faisait avec lui la tournée des clôtures. « Tom-Tom, comment tu appelles cet oiseau, c'est quoi son nom ? » demandait-elle. Il lui confiait toujours un ou deux outils à porter, afin qu'elle se sente utile.

Parfois, encore maintenant, tout en travaillant, il lui arrivait de la croire à ses côtés, mais quand il regardait autour de lui il n'y avait personne ; juste les collines, les pommiers et les pies grièches. Lui qui n'avait jamais pleuré de sa vie, ces derniers temps, il avait les joues continuellement striées de larmes. Quand il s'en rendait compte, il haussait les épaules : quelle importance ?

Il fallait pourtant qu'il sorte. Il avait besoin de tabac, de sucre, de thé. Il avait besoin d'Aspros. Chaque matin, il se réveillait avec un mal de tête. En ville, un ami, puis un autre, s'étonnèrent de sa longue absence. On lui demanda comment se portait sa femme – « Oh, elle vit sa vie », dit-il. Sans plus de détails. Ce qui laissa à ses interlocuteurs le sentiment d'une querelle de ménage, voilà tout. Si Trudy était réellement partie, ça n'aurait d'ailleurs rien de bouleversant. Tom et elle n'avaient jamais semblé former un véritable couple.

En toute honnêteté, il espérait toujours, même après plusieurs mois, qu'elle reviendrait. Chaque matin à l'heure du facteur, il interrompait ce qu'il était en train de faire et regardait en direction du chemin. Si la fourgonnette rouge de Johnny Shields s'arrêtait à la boîte aux lettres, Tom devenait écarlate, fermait les yeux une minute, puis descendait voir si Trudy lui avait écrit.

Mais non, jamais de lettre. En remontant le chemin vers la maison, il secouait la tête, affligé par sa sottise. *Je suis destiné à vivre seul*, se disait-il.

La fuite de Trudy n'était pas la seule raison qui l'incitait à le croire. Depuis toujours, la présence des autres le mettait mal à l'aise. Il devait se rappeler qu'il faut sourire. Même si, fondamentalement, il aspirait à être entouré de gens. À condition qu'on ne lui demande pas de beaucoup parler et de beaucoup sourire. Juste un : « Salut, Tom, content de te voir », ou : « Tom, passe nous voir un de ces jours et dire bonjour aux gosses ». Les animaux lui pardonnaient son malaise. C'est à lui qu'obéissait la jument achetée pour Trudy, jamais à elle. Beau, son vieux bouvier, l'adorait, à la façon des chiens. Il est vrai que Beau adorait tout le monde.

Tom avait pour habitude d'écouter la radio le soir, un programme de chansons populaires des années 1940, quand il était gamin. Trudy partie, il perdit le goût de la musique et cessa d'en écouter. Néanmoins, pensant au Noël désertique qui s'annonçait, il ressentit le besoin de sortir de son trou. Il alluma la radio et s'installa dans son fauteuil. Trudy méprisait cette musique. Ce qu'elle aimait, c'était la pop. Elle dansait toute

seule, faisait des mines théâtrales, chantait et gloussait. N'attendant pas de Tom qu'il se joigne à elle.

Or maintenant, dans son fauteuil, c'est l'étrange jeu auquel se livrait Trudy avec trois paquets de cartes qui lui revenait à la mémoire – l'image de sa femme sur le canapé, penchée en avant, le menton dans la main et les petits tas de cartes couvrant la table basse. Il comprenait brusquement la remarque qu'elle avait lâchée peu de temps avant de le quitter. Elle parlait beaucoup tout en jouant avec ses cartes, du genre : « Futée, la fille ! », ou : « Whoops, la gourde ! » Tom pensait à l'époque que ça faisait partie du jeu. Mais non. C'était lui qu'elle visait avec sa remarque : « Une nouvelle nuit au paradis », avait-elle dit, en poussant un petit tas de cartes vers le bord de la table basse.

Tom se leva, le regard fixe. Pourquoi avait-il mis si longtemps à comprendre ? *Une nouvelle nuit au paradis*. Il parcourut la maison, bras étroitement croisés sur la poitrine, récapitulant toutes les choses qu'il aurait dû faire pour rendre sa femme heureuse. Acheter un tourne-disque. Choisir les

chansons qui lui plaisaient. Un poste de télé en location-vente. Une baignoire convenable au lieu de la vieille en métal à demi rouillé.

Dans la cuisine, il dégota une feuille de papier et un crayon, nota fiévreusement la liste de ces choses à faire, marquant la différence, pour le jour où Trudy reviendrait. À bout d'inspiration, il arpenta le couloir, s'efforçant de trouver d'autres idées. Quand il en surgissait une, il se précipitait à la cuisine et l'ajoutait à la liste. *4 – Pique-niques !! 7 – Perruches apprivoisées !! 9 – Avant tout faire du feu dans la cuisine !!* Dehors, Beau courait en glapissant d'un bout à l'autre de la véranda, excité par l'agitation qu'il percevait à l'intérieur.

Des idées supplémentaires lui vinrent au cours des jours suivants. *La féliciter des bonnes choses qu'elle sait faire. Par exemple ? Par exemple, chaque fois qu'elle ne brûle pas les saucisses.* Et aussi quand il aurait un de ses habituels maux de ventre et qu'elle lui demanderait à trois reprises s'il se sentait mieux. *Par exemple, quand elle lui demande comment tu te sens ?*

Un après-midi qu'il prenait une tasse de thé dans la cuisine, il jeta un coup d'œil à la liste et constata la marque que son crayon avait imprimée dans le papier tant il avait appuyé dessus. C'était dingue, non ? *Dire à Beau de ne pas sauter sur Trudy.* Il imagina Beau l'écoutant, tête dressée.

Tom sourit et ajouta mentalement une note sur une autre liste : *Ne pas être stupide.* Trudy lui avait dit un jour en riant qu'il était « dérangé » : cette façon qu'il avait de se bloquer sur des problèmes concernant la ferme pendant des heures, des jours, observant les insectes ravageurs jusqu'à avoir complètement répertorié leurs processus mentaux et physiques. Elle l'imitait à la perfection, tel qu'il allait et venait, bras croisés, tête baissée, marmonnant. Il adorait cette imitation. Et les petits cris étouffés que poussait Trudy à la fin de sa représentation. Il rougissait, il aimait qu'elle agisse ainsi avec lui.

Le temps passant, Tom se convainquit que c'était la ferme elle-même, et non l'absence de perruches en cage ou de baignoire convenable, qui avait fait fuir Trudy. *Si elle me donne une*

seconde chance, nous nous installerons en ville, se disait-il. Cette ferme, il l'avait héritée d'un oncle célibataire et, même s'il aimait le travail des champs, le goût de la terre n'était pas inné chez lui. Il pouvait facilement retourner à la ville et à son vieil emploi de mécanicien dans la Société des tramways. Trudy était une fille de la ville, n'est-ce pas ? Il l'avait rencontrée au Luna Park de Melbourne, alors qu'il rendait l'une de ses visites annuelles à ses sœurs. Pas étonnant que la pluie et la boue l'aient lessivée.

« Au diable la satanée ferme ! » cria-t-il, surmontant le grondement du tracteur qui transportait du fumier jusqu'au verger. Qu'elle aille au diable, si seulement Trudy lui revenait. En ville, ils iraient au cinéma chaque semaine. La première fois qu'il était sorti avec Trudy, il l'avait emmenée voir *Les Canons de Navarone* à l'Odéon. Elle lui avait pris la main dans le noir et l'avait emprisonnée dans les siennes, et trois jours plus tard à peine elle l'appelait mon chéri. Si seulement il pouvait l'informer de son idée de retourner travailler aux Tramways et d'aller au cinéma chaque semaine !

Elle n'avait pour ainsi dire pas de famille, son père s'était retiré quelque part dans le New South Wales, sa mère et sa sœur vivaient avec des fichus évangélistes à Phillip Island. Il lui envoya deux lettres chez Foy and Gibson, le grand magasin où elle travaillait à l'époque de leur rencontre. Sans résultat. La première, il l'avait adressée au rayon des gants et des écharpes, dont elle était quasiment responsable, et la seconde à son amie Val, de la cafétéria. Pas de réponse.

Mais peut-être que Trudy changerait d'avis et déciderait de s'installer à la ferme. Dans ce cas il garderait l'exploitation, si elle le souhaitait. Elle n'en avait pas marre tout le temps. Parfois, elle disait de jolies choses sur le plaisir de vivre au pied des collines : le bruit du vent dans les arbres, le chant des oiseaux, la poussée d'herbe printanière dans les pâturages. Et elle n'en avait pas non plus tout le temps marre de *lui*.

Un matin d'été, en robe de chambre, des éclats de lumière dans les yeux, elle avait saisi sa main par-dessus la table. « Reviens au lit. » Après elle l'avait embrassé sur le visage, le cou, la poitrine.